

HERMÈS TRISMÉGISTE

TRADUCTION COMPLÈTE
PRÉCÉDÉE D'UNE
ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES LIVRES HERMÉTIQUES

PAR
LOUIS MÉNARD

DOCTEUR ÈS LETTRES

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT
(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)



PARIS
LIBRAIRIE ACADEMIQUE
DIDIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1866

Tous droits réservés.

sage a donné, en français, un sens très-vague et très-général. Ainsi *le monde et la nature* signifient pour nous la même chose, tandis que κόσμος et φύσις représentent des idées très-différentes. Nous opposons sans cesse *l'esprit à la matière* : en grec πνεῦμα a presque toujours un sens matériel et ὤλη un sens abstrait. Le mot *âme* rend très-imparfaitement ψυχή, qui pour les Grecs était à peu près synonyme de ζωή, la vie. Toutes les finesses de l'analyse psychologique des Grecs nous échappent; nous n'avons pas même de mots pour rendre θυμός et ἐπιθυμητικόν.

Ces difficultés de mots ne sont pas les plus grandes. Quoique la langue d'Hermès n'offre pas de ces constructions savantes qui rendent si difficile une traduction littérale de Thucydide, de Pindare ou des chœurs tragiques, son style est presque toujours obscur, et le traducteur ne peut le rendre plus clair, car cette obscurité est plus encore dans la pensée que dans l'expression. L'*Asclépios*, qui n'existe qu'en latin, offre les mêmes difficultés que les textes grecs. Quelques passages cités en grec par Lactance permettent de croire que cette vieille traduction, qui paraît antérieure à saint Augustin, devait être assez

les peuples, comme le règne d'un prétendant date de sa victoire. C'est l'humanité qui donne aux idées leur droit de cité dans le monde, et la science doit rendre à ceux qui ont travaillé à une révolution, même en voulant la combattre, la place qui leur appartient dans l'histoire de la pensée humaine.

Nous chercherons à distinguer ce qui appartient soit à l'Égypte, soit à la Judée, dans les livres d'Hermès Trismégiste. Quand on rencontre dans ces livres des idées platoniciennes ou pythagoriciennes, on peut se demander si l'auteur les a retrouvées à des sources antiques où Pythagore et Platon auraient puisé avant lui, ou s'il y faut reconnaître un élément purement grec. Il y a donc lieu de discuter d'abord l'influence réelle ou supposée de l'Orient sur la philosophie hellénique. On est trop porté en général, sur la foi des Grecs eux-mêmes, à exagérer cette influence et surtout à en reculer la date. C'est seulement après la fondation d'Alexandrie qu'il s'établit des rapports permanents et quotidiens entre la pensée de la Grèce et celle des autres peuples, et dans ces échanges d'idées la Grèce avait beaucoup plus à donner qu'à recevoir. Les peuples orientaux,

ceux du moins qui se trouvèrent en contact avec les Grecs, ne paraissent pas avoir jamais eu de philosophie proprement dite. L'analyse des facultés de l'âme, la recherche des fondements de la connaissance, des lois morales et de leur application à la vie des sociétés, sont choses absolument inconnues à l'Orient avant la conquête d'Alexandre. Le mot que Platon attribue aux prêtres égyptiens sur ses compatriotes : « O Grecs, vous n'êtes que des enfants, et il n'y a pas de vieillards parmi vous, » pourrait être renvoyé à l'Orient et à l'Égypte elle-même. L'esprit scientifique est aussi étranger à ces peuples que le sens politique. Ils peuvent durer de longs siècles, ils n'atteignent jamais l'âge viril; ce sont de vieux enfants, toujours menés par les lisières, aussi incapables de chercher la vérité que de conquérir la justice.

Initié à la philosophie par la Grèce, l'Orient ne pouvait lui donner que ce qu'il avait, l'exaltation du sentiment religieux. La Grèce accepta l'échange; lasse du scepticisme qu'avait produit la lutte de ses écoles, elle se jeta par réaction dans des élans mystiques précurseurs d'un renouvellement des croyances. Les livres d'Hermès Trismégiste sont un

les doctrines religieuses de l'Égypte et de la Judée se rencontrèrent à Alexandrie, elles avaient entre elles trop de points communs pour ne pas se faire des emprunts réciproques. De leur rapprochement et de leur contact quotidien sortirent plusieurs écoles dont le caractère général est l'éclectisme, ou plutôt le syncrétisme, c'est-à-dire le mélange des divers éléments qui avaient concouru à leur formation. Ces éléments se retrouvent tous, quoique en proportions variables, dans chacune de ces écoles. La première est l'école juive, représentée par Philon, qui, à force d'allégories, tire le platonisme de chaque page de la Bible. Philon est regardé comme le principal précurseur du gnosticisme. On réunit sous ce nom plusieurs sectes chrétiennes qui mêlent les traditions juives à celles des autres peuples, principalement des Grecs et des Égyptiens. Le mot de *gnostique*, qui est quelquefois appliqué aux chrétiens en général, par exemple dans Clément d'Alexandrie, signifie simplement ceux qui possèdent la *gnose*, la science supérieure, l'intuition des choses divines.

Après Philon et les gnostiques se place la grande école d'Ammônios Saccas et de Plotin, qui, tout en

empruntant à l'Asie et à l'Égypte leurs tendances unitaires et mystiques, s'attache directement à la philosophie grecque, dont elle cherche à fondre toutes les sectes divergentes. Dans les derniers temps du polythéisme, on n'était plus exclusivement stoïcien, épicurien, péripatéticien, ni même platonicien; toutes ces sectes avaient apporté leur contingent à la somme des idées, et toutes étaient représentées, par quelque côté, dans la philosophie commune. Ces compromis n'étaient pas nouveaux, Platon avait beaucoup emprunté aux éleates et aux pythagoriciens. La démonologie, qui tient tant de place dans la philosophie alexandrine, n'était point une invention de Platon, ni même d'Empédocle ou de Pythagore; on la trouve en germe dans les *Travaux et Jours* d'Hésiode.

A côté de ces écoles, et comme pour servir de lien entre elles, s'en développe une autre qui ne se rattache à aucun nom historique et n'est représentée que par les livres hermétiques. Ces livres sont les seuls monuments que nous connaissions de ce qu'on peut appeler la philosophie égyptienne. Il est vrai qu'ils ne nous sont parvenus qu'en grec, et il n'est

êtres, Dieu. C'est l'éclat du bien qui illumine l'intelligence, puis l'homme tout entier, et le convertit en une essence vraiment divine¹. Dieu est la vie universelle, le tout dont les êtres individuels ne sont que des parties ; il est le principe et la fin, le centre et la circonférence, la base de toutes choses, la source qui surabonde, l'âme qui vivifie, la vertu qui produit, l'intelligence qui voit, l'esprit qui inspire². Dieu est tout, tout est plein de lui ; il n'est rien dans l'univers qui ne soit Dieu³. Tous les noms lui conviennent comme au père de l'univers, mais, parce qu'il est le père de toutes choses, aucun nom n'est son nom propre⁴. L'un est le tout, le tout est l'un ; unité

sage, d'après l'édition Parthey, qui est plus correcte : « Dieu, le Père, le Bien, qu'est-ce, sinon l'existence de ce qui n'est pas encore ? Cette existence des êtres, voilà Dieu, voilà le Père, voilà le Bien ; il n'est pas autre chose. » (I, *la Clé*.)

1. « La splendeur qui inonde toute sa pensée et toute son âme l'arrache aux liens du corps et le transforme tout entier dans l'essence de Dieu. » (I, *la Clé*.)

2. « Toutes choses sont des parties de Dieu ; ainsi Dieu est tout. » (IV, *Définitions*, 1.) — « Car de toutes choses il est le seigneur et le père, et la source, et la vie, et la puissance, et la lumière, et l'intelligence, et l'esprit. » (IV, *Fragments* d'après Suidas.)

3. « Tout cet ensemble est Dieu, et dans l'univers il n'y a rien que Dieu ne soit pas. » (I, *De l'intelligence commune*.) — « Car tout est plein de Dieu. » (I, *l'Intelligence à Hermès*.)

4. « Car lui seul est tout ; c'est pourquoi il a tous les noms, car il

lui-même éternellement; » d'autres textes le nomment « le seigneur des êtres et des non-êtres¹. » C'est bien là ce Dieu du panthéisme hermétique par qui et en qui tout existe, ce père universel dont la seule fonction est de créer, celui dont les livres d'Hermès nous disent : « L'éternel n'a pas été engendré par un autre, il s'est produit lui-même, ou plutôt il se crée lui-même éternellement²; » — « si le créateur n'est autre que celui qui crée, il se crée nécessairement lui-même, car c'est en créant qu'il devient créateur³; » — « il est ce qui est et ce qui n'est pas⁴. » L'idée que les anciens textes rendent par *ua en ua*, le *un de un*, le *πρῶτος τοῦ πρώτου* de Jamblique, ou par *pau ti*, le *Dieu double* ou *être double*, c'est-à-dire père et fils, selon la face du mystère qu'on veut principalement considérer⁵, se retrouve aussi dans les livres d'Hermès, où il est souvent question du fils de Dieu⁶, du Dieu engendré.

1. De Rougé, *Étude sur le Rituel funéraire*. (*Revue archéologique*, 1860, p. 236, 347, 356, 357.)

2. Hermès, I, *Rien ne se perd*, etc.

3. *Ibid.*, I, *Hermès à Asclépios*.

4. *Ibid.*, I, *le Dieu invisible est très-apparent*.

5. De Rougé, *Étude sur le Rituel funéraire*. (*Revue archéologique*, 1860, p. 337, 356, 357.)

6. Hermès, I, *la Clé*.

temporain des apôtres. Ce *Pasteur* est un ouvrage apocalyptique fort mal écrit et qu'on ne lit plus guère, mais il jouissait d'une grande autorité dans l'Église primitive. J'en citerai un passage qui peut servir d'explication au titre et dans lequel on trouve le germe de la doctrine du purgatoire : « Je vins dans un champ, et il me montra un jeune enfant habillé de vêtements jaunes et faisant paître des bestiaux nombreux. Et ces bestiaux étaient comme dans les délices, folâtrant gaiement et bondissant çà et là. Et le pasteur lui-même était très-gai dans son pâturage et courait autour de son troupeau. Et je vis dans un lieu d'autres bestiaux folâtrant dans les délices, mais ne bondissant pas. Et il me dit : Tu vois ce pasteur? — Je le vois, Seigneur, répondis-je. — C'est, dit-il, l'ange des délices et de l'illusion; il corrompt les âmes des esclaves de Dieu, les détourne de la vérité, les trompe par les mauvais désirs où ils se perdent, oubliant les préceptes du Dieu vivant, et marchant dans les folles délices et les illusions de cette vie. Et il me dit : Écoute, dit-il (*sic*); les bestiaux que tu as vus joyeux et bondissants, ce sont ceux qui se sont séparés de Dieu jusqu'à la fin et se sont livrés

qui a pour titre *le Cratère ou la Monade*. Cette coupe de l'intelligence dans laquelle l'âme se plonge ou se *baptise* est peut-être une image empruntée aux initiations orphiques; on peut y trouver aussi, comme l'a fait remarquer Fabricius, le baptême et la régénération dans le sens chrétien. Les allusions aux cérémonies mystiques sont très-fréquentes dans les auteurs grecs; Platon parle du cratère où Dieu mêle les éléments du monde. La légende d'Empédocle se plongeant dans le cratère de l'Etna pour devenir un Dieu est peut-être sortie d'une métaphore du même genre. On peut donc voir un souvenir des mystères dans ces paroles d'Hermès : « Ceux qui furent baptisés dans l'intelligence possédèrent la gnose et devinrent les initiés de l'intelligence, les hommes parfaits : tel est le bienfait du divin cratère. » Mais on peut aussi rapprocher ce passage d'une parole de l'Évangile de saint Jean : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau vive qui jaillira jusque dans la vie éternelle. »

Entre toutes les doctrines rivales qui se parta-

apothéose comme une superstition. Les païens, au contraire, y croyaient, et s'ils admettaient que la plupart des Dieux avaient été des hommes, ils ajoutaient que leurs bienfaits les avaient élevés à la divinité. Quand Hermès parle de ses ancêtres Ouranos et Kronos, il croit à leur apothéose ; c'est donc là un évhémérisme païen, et non chrétien ou juif comme celui des livres sibyllins. Quelquefois il appelle le ciel l'*Olympe* ; ailleurs, il emprunte au stoïcisme cette fière pensée : « L'homme est un Dieu mortel ¹. » Mais après avoir constaté ces signes caractéristiques de l'influence grecque, il faut ajouter que la doctrine est restée la même dans son ensemble, et de plus, que cette doctrine est plutôt celle d'une époque que celle d'une école. On la retrouve, sauf quelques traits particuliers, dans Plotin et ses successeurs, dans Apulée, dans Macrobe, et même dans Origène et d'autres docteurs de l'Église. Il y a ainsi à chaque siècle une somme d'idées communes à toutes les sectes même rivales et ennemies, et cela était surtout vrai à cette époque, où l'unité politique

1. De l'Intelligence commune. — La Cité.

tribuer au disciple *d'un si grand homme*. Je ne sais pourquoi il n'étend pas ses doutes au fragment suivant, car l'un vaut l'autre. Ce sont de froides amplifications d'un rhéteur qui simule l'enthousiasme et confond les louanges des rois avec celles de Dieu. Dans cette plate apothéose de la royauté, à côté de quelques expressions qui rappellent celles qu'on lit sur les anciens monuments d'Égypte, on trouve une explication étymologique du mot grec βασιλεύς, et même des phrases qui semblent une allusion au nom de Valens : « C'est la vertu du roi, c'est son nom qui garantit la paix. Le nom seul du roi suffit souvent pour repousser les ennemis. Ses statues sont des phares de paix dans la tempête. La seule image du roi produit la victoire, donne à tous la sécurité et rend invulnérable. » C'est, sous des formes plus modernes, la même servilité monarchique que dans les inscriptions égyptiennes : « Le roi de l'Égypte, le gouverneur des déserts, le souverain suprême, maître de tous les barbares, etc. ¹. » L'auteur parle tantôt du roi, tantôt des rois; je soupçonne qu'il s'agit des deux frères Valens et Valentinien.

1. De Rougé, *Étude sur une stèle égyptienne*, p. 175.

trizzi traduit *κόρη κόσμου* par *Minerva mundi* ; il n'est pas question de Minerve dans ce livre. C'est un entretien d'Isis avec son fils Hôros sur la création du monde, l'incarnation des âmes et la métempsyose. Les idées, empruntées les unes au *Timée*, les autres à des traditions religieuses, sont exposées sous une forme apocalyptique, avec cette enflure oratoire que les littératures de décadence prennent pour la majesté du style hiératique : « C'était un spectacle digne d'admiration et de désir que ces magnificences du ciel, révélations du Dieu encore inconnu, et cette somptueuse majesté de la nuit, éclairée d'une lumière pénétrante, quoique inférieure à celle du soleil, et tous ces autres mystères qui se meuvent dans le ciel en périodes cadencées, réglant et entraînant les choses d'ici-bas par d'occultes influences. »

Le récit de la création est loin d'être clair. L'auteur nous dit, il est vrai, qu'Hermès, « l'Intelligence universelle, » avait tout expliqué dans ses livres ; mais il ajoute que ces précieux documents ont été embaumés et enveloppés de bandelettes aussitôt après leur rédaction, et qu'ils sont enfouis « près des secrets d'Osiris. » Il est difficile d'entreprendre des

fouilles d'après cette indication. Il faut nous borner à savoir que l'inertie générale dura jusqu'au moment où le créateur, sur la prière des Dieux inférieurs, se décida à ordonner l'univers. « Alors Dieu sourit, et il dit à la Nature d'exister; et, sortant de sa voix, le Féminin s'avança dans sa parfaite beauté. Les Dieux avec stupeur contemplaient cette merveille, et le grand ancêtre, versant un breuvage à la Nature, lui ordonna d'être féconde; puis, pénétrant tout de ses regards, il dit ceci : « Que le ciel « soit la plénitude de toutes choses, et l'air, et l'éther! » Dieu dit, et cela fut. »

Cette dernière phrase semble une réminiscence de la Bible; cependant il est difficile de trouver dans l'ensemble de l'ouvrage une influence juive. L'auteur aborde plusieurs questions qui tiennent une place importante dans la théologie chrétienne, et les solutions qu'il donne sont très-différentes de celles du christianisme. Il décrit la création des âmes, dont la Bible ne dit rien, et il la décrit minutieusement, comme une opération chimique. Le discours que Dieu leur adresse après les avoir créées rappelle l'allocution du Dieu suprême aux Dieux inférieurs dans

seignées par les Anges aux Géants nés de leur union avec les filles des hommes. Ces sciences maudites, que le livre d'Énoch confond avec la sorcellerie, entraînent la condamnation des anges et la destruction des géants par le déluge. La haine de la civilisation devait se produire avec plus de violence chez les Juifs, en raison de l'horreur que leur inspiraient les grands peuples civilisés qui menaçaient leur indépendance ; cependant on la trouve, quoique sous des formes amoindries, dans d'autres traditions religieuses, par exemple dans le mythe de Pandore et dans le supplice de Prométhée, *audax Iapeti genis*. La civilisation est une lutte de l'homme contre les Dieux, c'est-à-dire contre les puissances de la nature, et comme ses bienfaits sont accompagnés de maux inévitables et de vices inconnus aux tribus pastorales, il est naturel qu'on ait regardé l'invention des arts comme une audace impie.

Le chute de l'homme et celle des Anges ou des Titans, la lutte des Géants contre les Dieux se retrouvent dans toutes les mythologies ; mais tantôt ces symboles se présentent sous un aspect physique, qui est sans doute leur forme primitive, tantôt ils pren-

révolution française se glorifiaient de titres que leurs adversaires leur donnaient par mépris. La même chose arriva aux païens accusés d'idolâtrie; ils acceptèrent le reproche, ils tinrent à honneur de le mériter et ils érigèrent le culte des images en système réfléchi. Hermès déclare à son disciple que le plus beau privilège de l'homme est de pouvoir créer des Dieux : « De même que le père et le seigneur a fait les Dieux éternels semblables à lui-même, ainsi l'humanité a fait ses Dieux à sa propre ressemblance. — Veux-tu dire les statues, ô Trismégiste ? — Oui, les statues, Asclépios; vois comme tu manques de foi ! Les statues animées, pleines de sentiment et d'inspiration, qui font tant et de si grandes choses, les statues prophétiques, qui prédisent l'avenir par des songes et toutes sortes d'autres voies, qui nous frappent de maladies ou guérissent nos douleurs selon nos mérites ¹. »

Ce n'est encore qu'une déclaration de principes : plus loin, il revient sur la même idée en l'expliquant clairement, et donne la théorie du culte

¹. Hermès, II, *Disc. d'initiation*, IX.

HERMÈS.

Il est incorporel, ô Asclèpios.

ASCLÈPIOS.

Qu'est-ce donc que l'incorporel ?

HERMÈS.

L'intelligence et la raison s'embrassant elles-mêmes, libres de tout corps, exemptes d'erreur, impassibles et intangibles, restant fixes en elles-mêmes, contenant tout, conservant tous les êtres. Ses rayons sont le bien, la vérité, le principe de la lumière, le principe de l'âme.

ASCLÈPIOS.

Qu'est-ce donc que Dieu ?

HERMÈS.

Dieu n'est rien de tout cela, mais il est la cause de tout en général et de chaque être en particulier. Il n'a rien laissé au non-être; tout être vient de ce qui est, et non de ce qui n'est pas. Le néant ne peut devenir quelque chose; il est dans sa nature de ne pouvoir être. La nature de l'être, au contraire, est de ne pouvoir cesser d'être.

ASCLÈPIOS.

Comment donc définis-tu Dieu ?

HERMÈS.

Dieu n'est pas l'intelligence, mais la cause de l'intelligence; il n'est pas l'esprit, mais la cause de l'es-

le désordre, les éléments légers s'élevèrent, et les plus lourds furent établis comme fondement sous le sable humide, toutes les choses étant séparées par le feu, et suspendues pour être soulevées par l'esprit. Et le ciel apparut en sept cercles, et les Dieux se manifestèrent sous la forme des astres avec tous leurs caractères, et les astres furent comptés avec les Dieux qui sont en eux. Et l'air enveloppa le cercle extérieur, porté dans son cours circulaire par l'esprit divin. Chaque Dieu, selon sa puissance, accomplit l'œuvre qui lui était prescrite. Et les bêtes à quatre pieds naquirent, et les reptiles, et les bêtes aquatiques, et les bêtes ailées, et toute graine féconde, et l'herbe et la verdure de toute fleur ayant en soi une semence de régénération.

Et ils semèrent aussi les générations humaines pour connaître les œuvres divines et témoigner de l'énergie de la nature, et la multitude des hommes pour régner sur tout ce qui est sous le ciel et connaître le bien, pour croître en grandeur et multiplier en multitude, et toute âme enveloppée de chair par la course des Dieux circulaires, pour contempler le ciel, la course des Dieux célestes, les œuvres divines et les énergies de la nature, et pour distinguer les biens, pour connaître la puissance divine, pour apprendre à discerner le bien et le mal, et découvrir tous les arts

IV

LE CRATÈRE, OU LA MONADE

HERMÈS TRISMÉGISTE A SON FILS TAT

HERMÈS.

L'ouvrier a fait le monde, non de ses mains, mais de sa parole. Il faut te le représenter comme présent et toujours existant, comme l'auteur de tout, l'un et le seul, qui a créé les êtres par sa volonté. Son corps n'est ni tangible, ni visible, ni mesurable, ni étendu, ni semblable à aucun autre corps. Il n'est ni le feu, ni l'eau, ni l'air, ni l'esprit, mais tout vient de lui. Étant bon, il a voulu créer le monde pour soi-même et orner la terre. Comme ornement du corps divin il a placé l'homme, animal immortel et mortel. L'homme l'emporte sur les animaux par la raison et

VIII

RIEN NE SE PÈRD

ET C'EST PAR ERREUR QUE LES CHANGEMENTS
SONT APPELÉS MORT ET DESTRUCTION

Parlons maintenant, mon fils, de l'âme et du corps, de l'immortalité de l'âme, de la constitution du corps et de sa décomposition. Car la mort n'existe pas; le mot *mortel* est vide de sens, ou n'est autre chose que le mot *immortel* ayant perdu sa première syllabe. La mort serait la destruction, et rien ne se détruit dans le monde. Si le Monde est le second Dieu, un animal immortel, aucune partie d'un être vivant et immortel ne peut mourir. Or, tout fait partie du monde, surtout l'homme, qui est l'animal raisonnable. Le premier des êtres est l'éternel, l'incrée, le Dieu créateur de toutes

IX

DE LA PENSÉE ET DE LA SENSATION

LE BEAU ET LE BIEN SONT EN DIEU SEUL
ET NULLE PART AILLEURS

Hier, ô Asclépios, j'ai donné un discours d'initiation. Maintenant je crois nécessaire de le faire suivre d'un autre, et de parler de la sensation. Il parait exister entre la sensation et la pensée cette différence que l'une est matérielle, l'autre essentielle. Chez les autres animaux la sensation, chez l'homme la pensée est unie à la nature. La pensée diffère de l'intelligence comme la divinité diffère de Dieu ; la divinité naît de Dieu, la pensée naît de l'intelligence ; elle est sœur de la parole et l'une sert d'instrument à l'autre. Toute parole exprime une pensée et toute pensée se mani-

tout et met tout en ordre par la variété des espèces, la vie inépuisable, l'activité constante, la nécessité du mouvement, la combinaison des éléments et l'ordre des créations. On doit donc l'appeler κόσμος, c'est le nom qui lui convient.

Dans tous les animaux, la sensation, la pensée vient du dehors, du milieu ambiant; le monde l'a reçue une fois pour toutes à sa naissance, il la tient de Dieu. Dieu n'est pas privé de sentiment et de pensée, comme le croient quelques-uns; c'est un blasphème de la superstition. Tout ce qui existe, ô Asclépios, est en Dieu, produit par lui et dépendant de lui; ce qui agit par les corps, ce qui meut par l'essence animée, ce qui vivifie par l'esprit, ce qui sert de réceptacle aux créations mortes, tout cela est en Dieu. Et je ne dis pas seulement qu'il contient tout, mais que véritablement il est tout. Il ne tire rien du dehors, il fait tout sortir de lui. Le sentiment, la pensée de Dieu, c'est le mouvement éternel de l'univers; jamais en aucun temps il ne périra un être quelconque, c'est-à-dire une partie de Dieu, car Dieu contient tous les êtres, rien n'est hors de lui et il n'est hors de rien.

Ces choses, ô Asclépios, sont vraies pour qui les comprend; l'ignorant n'y croit pas, car l'intelligence est la foi; ne pas croire c'est ne pas comprendre. Ma parole atteint la vérité, l'intelligence est grande, et

résulter de l'opposition des contraires, et il ne peut en être autrement.

TAT.

Quel est donc ce Dieu matériel?

HERMÈS.

Le monde, qui est beau mais non pas bon, car il est matériel et passible. Il est le premier des passibles, mais le second des êtres, et ne se suffit pas à lui-même. Il est né, quoiqu'il soit toujours, mais il est dans la naissance, et il devient perpétuellement. Le devenir est un changement en qualité et en quantité; tout mouvement matériel est une naissance. L'intelligence met la matière en mouvement et voici comment : le monde est une sphère, c'est-à-dire une tête; au dessus de la tête rien n'est matériel, comme au-dessous des pieds rien n'est intellectuel, tout est matière. L'intelligence est sphérique, comme la tête. Tout ce qui touche à la membrane de cette tête où est placée l'âme est immortel, comme ayant un corps enveloppé d'âme et plus d'âme que de corps¹. Mais ce qui est loin de cette membrane, là où tout a plus de corps que d'âme, est mortel. L'univers est un animal composé de matière et d'intelligence. Le monde est le premier des vivants (animaux), l'homme est le second

1. Je lis *πλείω* au lieu de *πλήρη*.

HERMÈS.

Il faut, mon fils, que l'auditeur suive la pensée de celui qui parle et qu'il s'y associe; l'oreille doit être plus fine que la voix. Ce système d'enveloppes existe dans le corps terrestre. L'intelligence toute nue ne pourrait s'établir dans un corps de terre, et ce corps passible ne pourrait contenir une telle immortalité ni porter une telle vertu. L'intelligence prend l'âme pour enveloppe; l'âme, qui est divine elle-même, s'enveloppe d'esprit, et l'esprit se répand dans l'animal. Quand l'intelligence quitte le corps terrestre, elle prend aussitôt sa tunique de feu, qu'elle ne pouvait garder lorsqu'elle habitait ce corps de terre; car la terre ne supporte pas le feu dont une seule étincelle suffirait pour la brûler. C'est pour cela que l'eau entoure la terre et lui forme un rempart qui la protège contre la flamme du feu. Mais l'intelligence, la plus subtile des pensées divines, a pour corps le plus subtil des éléments, le feu. Elle le prend pour instrument de son action créatrice. L'intelligence universelle emploie tous les éléments, celle de l'homme seulement les éléments terrestres. Privée du feu, elle ne peut construire des œuvres divines, soumise qu'elle est aux conditions de l'humanité. Les âmes humaines, non pas toutes, mais les âmes pieuses, sont démoniaques et divines. Une fois séparée du corps, et après avoir

pour venir sur la terre, tandis que l'homme monte dans le ciel et le mesure. Il sait ce qu'il y a en haut, ce qu'il y a en bas; il connaît tout avec exactitude, et, ce qui vaut mieux, c'est qu'il n'a pas besoin de quitter la terre pour s'élever. Telle est la grandeur de sa condition. Ainsi, osons dire que l'homme est un Dieu mortel et qu'un Dieu céleste est un homme immortel.

Ainsi, toutes les choses sont gouvernées par le monde et par l'homme, et au-dessus de tout est l'Un.

(Cinq fragments de ce morceau sont cités par Stobée, *Ecl. phys.*, LII, 44; I, 9; LI, 3; LII, 45; I, 8.)

Dieu. Si on pouvait supposer quelque chose qu'il ne fit pas, il serait incomplet. Mais il n'est pas oisif, il est complet, donc il fait tout.

Prête-moi encore ton attention, Hermès, tu comprendras mieux que l'œuvre de Dieu est une, c'est de faire naître ce qui naît, ce qui est né et ce qui naîtra. Cette œuvre, ô mon cher, c'est la vie, c'est le beau, c'est le bien, c'est Dieu. Si tu veux comprendre par un exemple, vois ce qui l'arrive quand tu veux engendrer; sauf une différence, c'est qu'il n'y a pas pour lui de plaisir, car personne n'est associé à son œuvre; il est à la fois le créateur et la création. S'il se séparait de son œuvre, tout s'écroulerait, tout périrait fatalement, car la vie se serait retirée. Mais si tout est vivant, et si la vie est une, Dieu est donc un. Et si tout est vivant, dans le ciel et sur la terre, si dans tout il y a une vie unique qui est Dieu, tout vient donc de Dieu.

La vie est l'union de l'intelligence et de l'âme; la mort n'est pas la destruction de ce qui était uni, mais la rupture de l'unité. [L'image de Dieu est l'éternité, de l'éternité le monde, du monde le soleil, du soleil l'homme] ¹. Les peuples appellent mort la transformation, parce que le corps se décompose et que la

1. Cette phrase doit avoir été transposée par un copiste.

qui est placé dans un lieu, car le lieu est corporel et immobile, et les choses qui sont en place n'ont pas de mouvement. Il en est dans l'incorporel autrement que dans l'apparence. Songe qu'il enveloppe tout, songe que rien n'est plus rapide, plus vaste, plus fort que l'incorporel; il dépasse tout en capacité, en vitesse, en puissance. Réfléchis d'après toi-même; ordonne à ton âme d'aller en Inde, et elle y est plus vite que ton ordre; ordonne-lui d'aller vers l'Océan, et elle y sera aussitôt, non en passant d'un lieu à un autre, mais instantanément. Ordonne-lui de monter dans le ciel et elle n'aura pas besoin d'avoir des ailes; rien ne l'arrêtera, ni le feu du soleil, ni l'éther, ni le tourbillon, ni les corps des astres; elle traversera tout et volera jusqu'au dernier corps. Veux-tu franchir cette limite et contempler ce qui est hors du monde, s'il y a quelque chose, tu le peux. Vois quelle puissance, quelle vitesse tu possèdes. Et ce que tu peux, Dieu ne le pourrait pas?

Conçois Dieu comme ayant en lui-même toutes ses pensées, le monde tout entier. Si tu ne peux t'égaliser à Dieu, tu ne peux le comprendre. Le semblable comprend le semblable. Augmente-toi d'une grandeur immense, dépasse tous les corps, traverse tous les temps, deviens l'éternité et tu comprendras Dieu. Rien ne t'empêche de te supposer immortel et con-

XII

DE L'INTELLIGENCE COMMUNE

HERMÈS TRISMÉGISTE A SON FILS TAT

L'intelligence, ô Tat, appartient à l'essence même de Dieu, si toutefois Dieu a une essence, ce que lui seul peut savoir exactement. L'intelligence n'est donc pas séparée de la nature de Dieu, elle lui est unie comme au soleil sa lumière. Cette intelligence est le Dieu qui est en nous, c'est par elle que certains hommes sont des Dieux et que leur humanité est voisine de la divinité. Le bon démon dit, en effet, que les Dieux sont des hommes immortels et que les hommes sont des Dieux mortels. Dans les animaux sans raison l'intelligence est la nature ; car où il y a âme il y a

intelligence, de même que là où est la vie, là aussi est une âme. Mais dans les animaux sans raison, l'âme est une vie privée d'intelligence. L'intelligence est le guide bienfaisant des âmes humaines, elle les conduit vers leur bien. Chez les animaux elle agit dans le sens de leur nature, chez l'homme en sens contraire. Car dès que l'âme est entrée dans un corps, elle est vivifiée par la douleur et le plaisir, qui sont comme des effluves émanés du corps et où l'âme descend et se plonge. L'intelligence, découvrant sa splendeur aux âmes qu'elle gouverne, lutte contre leurs tendances, de même qu'un bon médecin emploie le feu et le fer pour combattre les maladies du corps et y ramener la santé. C'est ainsi que l'intelligence afflige l'âme en l'arrachant au plaisir qui est la source de toutes ses maladies. La grande maladie de l'âme c'est l'éloignement de Dieu; c'est l'erreur qui entraîne tous les maux sans aucun bien. L'intelligence la combat et ramène l'âme au bien, comme le médecin rend la santé au corps. Les âmes humaines qui n'ont pas l'intelligence pour guide sont dans le même état que celles des animaux sans raison. L'intelligence les abandonne aux passions, qui les entraînent par l'appât du désir vers l'irrationnel, comme l'instinct irréfléchi des animaux. Leurs colères et leurs appétits, également aveugles, les poussent vers le mal sans qu'elles en soient jamais

tu me posais au sujet de la fatalité de l'intelligence. Car, en mettant de côté les paroles qui prêtent à la discussion, tu trouveras, mon fils, que l'intelligence, âme de Dieu, domine vraiment toutes choses, la destinée, la loi et tout le reste. Rien ne lui est impossible, ni de placer l'âme au-dessus de la destinée, ni de la soumettre à la destinée en la rendant indifférente aux accidents. C'est ainsi que parlait ce bon démon.

TAT.

C'étaient des paroles divines, vraies et utiles ; mais, encore une explication : Tu as dit que dans les animaux sans raison l'intelligence agissait conformément à la nature et dans le sens de leurs appétits. Mais les appétits des animaux sans raison sont, ce me semble, des passions ; l'intelligence est donc une passion, puisqu'elle se confond avec les passions ?

HERMÈS.

Bien, mon fils, ton objection est sérieuse et j'y dois répondre. Tout ce qu'il y a d'incorporel dans le corps est passif, et c'est là proprement ce qu'on nomme passion. Car tout moteur est incorporel et tout mobile est corporel. L'incorporel est mu par l'intelligence, et le mouvement est une passion. Le mobile, ce qui commande et ce qui obéit, sont donc également passifs. Mais en se séparant du corps, l'intelligence échappe à la passion. Ou plutôt, mon fils,

est commune à tous les hommes, la voix est différente dans chaque genre d'animaux.

TAT.

Mais, mon père, le langage diffère aussi chez les hommes d'une nation à l'autre.

HERMÈS.

Le langage est différent, mais l'homme est le même; c'est pourquoi la raison parlée est une, et par la traduction on voit qu'elle est la même en Égypte, en Perse, en Grèce. Il me semble, mon fils, que tu méconnaiss la vertu et la grandeur de la parole. Le Dieu bienheureux, le bon démon, a dit que l'âme est dans le corps, l'intelligence dans l'âme, le verbe (raison parlée) dans l'intelligence, et que Dieu est le père de tout cela. Le verbe est donc l'image de l'intelligence, l'intelligence est l'image de Dieu, le corps est l'image de l'idée, et l'idée l'image de l'âme. La partie la plus subtile de la matière est l'air, de l'air l'âme, de l'âme l'intelligence, de l'intelligence Dieu¹. Dieu enveloppe et pénètre tout, l'intelligence enveloppe l'âme, l'âme enveloppe l'air, l'air enveloppe la matière. La nécessité, la providence et la nature sont les instruments du monde et de l'ordre matériel. Chacun des intelligibles est une essence, et leur essence est l'identité.

1. La même phrase se retrouve à la fin du morceau V. *Le Dieu invisible est très-apparent.*

HERMÈS.

Ne dis pas cela, mon fils, c'est une expression fautive; rien ne meurt, mais ce qui était composé se divise. Cette division n'est pas une mort, c'est l'analyse d'une combinaison; mais le but de cette analyse n'est pas la destruction, c'est le renouvellement. Quelle est en effet l'énergie de la vie? n'est-ce pas le mouvement? Et qu'y a-t-il d'immobile dans le monde? Rien, mon fils.

TAT.

La terre même ne te paraît pas immobile, mon père?

HERMÈS.

Non, mon fils, il y a en elle beaucoup de mouvements en même temps qu'elle est stable. Ne serait-il pas absurde de la supposer immobile, elle, la nourrice universelle, qui fait tout naître et tout grandir? Il ne peut y avoir de production sans mouvement. C'est une question ridicule de demander si la quatrième partie du monde est inerte, car un corps immobile ne signifie rien autre chose que l'inertie. Sache donc, mon fils, que tout ce qui est dans le monde, sans exception, est le siège d'un mouvement, soit d'augmentation, soit de diminution. Or, tout ce qui se meut est vivant, et la vie universelle est une transformation nécessaire. Dans son ensemble, le monde ne change pas,

monde. Conduis-moi maintenant selon ta promesse à l'initiation dernière de la renaissance, soit par la voix, soit par un chemin caché. J'ignore, ô Trismégiste, de quelle matière, de quelle matrice, de quelle semence l'homme est né.

HERMÈS.

O mon fils, la sagesse idéale est dans le silence, et la semence est le véritable bien.

TAT.

Qui la sème, mon père, car j'ai besoin de tout apprendre ?

HERMÈS.

La volonté de Dieu, mon fils.

TAT.

Et d'où vient l'engendré, mon père ? Étant privé de l'essence intelligible qui est en moi, autre sera le Dieu engendré, le fils de Dieu.

HERMÈS.

Le tout dans le tout, composé de toutes les forces.

TAT.

C'est une énigme, mon père, et tu ne me parles pas comme un père parle à son fils.

HERMÈS.

Ce genre de vérité ne s'apprend pas, mon fils, on s'en souvient quand Dieu le veut.

de ton intelligence. Le corps sensible de la nature est loin de la génération essentielle. L'un est décomposable, l'autre ne l'est pas ; l'un est mortel, l'autre immortel. Ignores-tu que tu es devenu Dieu et fils de l'Un ainsi que moi ?

TAT.

Je voudrais, ô père ! la bénédiction de l'hymne que tu as promis de me faire entendre quand je serais arrivé à l'ogdoade des puissances.

HERMÈS.

Selon l'ogdoade révélée par Poimandrès, tu te hâtes avec raison, mon fils, de sortir de la tente, car tu es purifié. Poimandrès, l'intelligence souveraine, ne m'a rien transmis de plus que ce qui est écrit, sachant que je pourrais par moi-même comprendre et entendre tout ce que je voudrais et voir toutes choses, et il m'a prescrit de faire ce qui est beau. C'est pourquoi toutes les puissances qui sont en moi le chanteront.

TAT.

Je veux, mon père, entendre cela et le comprendre.

HERMÈS.

Repose-toi, mon fils, et entends la bénédiction parfaite, l'hymne de régénération que je n'ai pas voulu révéler ainsi facilement, si ce n'est à toi, à la fin de tout. Car il ne s'enseigne pas, il se cache dans le

qu'à l'humanité. Quelques hommes seulement ont le bonheur de s'élever jusqu'à cette perception du divin qui n'existe qu'en Dieu et dans l'intelligence humaine.

ASCLÉPIOS.

Les hommes ne sentent donc pas tous de la même manière, ô Trismégiste ?

HERMÈS.

Tous n'ont pas, ô Asclépios, la vraie intelligence. Ils sont trompés lorsqu'ils se laissent entraîner à la suite de l'image sans chercher la véritable raison des choses. C'est ainsi que le mal se produit dans l'homme et que le premier de tous les êtres descend presque à la condition des brutes. Mais je vous parlerai du sentiment et de tout ce qui s'y rattache quand je m'expliquerai sur l'esprit. Car l'homme seul est un animal double. L'une des deux parties qui le composent est simple et, comme disent les Grecs, *essentielle*, c'est-à-dire formée à la ressemblance divine. La partie que les Grecs appellent *cosmique*, c'est-à-dire appartenant au monde, est quadruple et constitue le corps, qui, dans l'homme, sert d'enveloppe à l'élément divin. Cet élément divin et ce qui s'y rattache, les sens de l'intelligence pure, s'abritent derrière le rempart du corps.

V

Mais je m'aperçois, ô Asclèpios, que tu as hâte de savoir comment le ciel et ceux qui l'habitent peuvent être l'objet du choix et du culte de l'homme; apprends-le donc, ô Asclèpios. Choisir le Dieu du ciel et tous ceux qui sont en lui, c'est leur rendre de fréquents hommages; or, de tous les êtres animés, divins et humains, l'homme seul est en état de les rendre. L'admiration, l'adoration, les louanges, les hommages de l'homme réjouissent le ciel et les célestes, et le chœur des Muses a été envoyé au milieu des hommes par la grande divinité pour que le monde terrestre ne fût pas privé de la douce culture des hymnes, ou plutôt, pour que la voix humaine célébrât celui qui seul est tout, puisqu'il est le père de toutes choses, et pour que les suaves harmonies de la terre s'unissent toujours aux célestes concerts. Quelques hommes peu

IX

Et puisque nous sommes amenés à parler de la parenté et de la ressemblance des hommes et des Dieux, connais, ô Asclépios, le pouvoir et la force de l'homme. Comme le seigneur et le père, ou, ce qui est le terme le plus élevé, Dieu, est le créateur des Dieux célestes, ainsi l'homme est créateur des Dieux qui sont dans les temples, contents de la proximité de l'homme, et non-seulement sont illuminés, mais encore illuminent. Cela en même temps profite à l'homme et affermit les Dieux. Admires-tu, ô Asclépios, ou manques-tu de foi comme plusieurs ?

ASCLÉPIOS.

Je suis confondu, ô Trismégiste; mais, m'accordant volontiers à tes paroles, je juge très-heureux l'homme qui a obtenu une telle félicité.

une fois la vie à tous les vivants par une loi éternelle que je vais expliquer : Le mouvement du monde est la vie de l'éternité ; le lieu où il se meut est l'éternité de la vie. Il ne s'arrêtera jamais ; il ne se corrompra jamais ; la permanence de la vie éternelle l'entoure et le protège comme un rempart. Il dispense la vie à tout ce qui est en lui ; il est le lien de tout ce qui est ordonné sous le soleil. L'effet de son mouvement est double ; il est vivifié par l'éternité qui l'enveloppe, et il vivifie à son tour tout ce qu'il contient, diversifiant toutes choses selon des nombres et des temps fixes et déterminés. Par l'action du soleil et des étoiles, tout est classé dans le temps d'après une loi divine. Le temps terrestre se distingue par l'état de l'atmosphère, par les alternatives de chaleur et de froid ; le temps céleste par les révolutions des astres qui reviennent périodiquement aux mêmes lieux. Le monde est le réceptacle du temps, dont la course et le mouvement entretiennent la vie. L'ordre et le temps produisent le renouvellement de tout ce qui est dans le monde, par des périodes alternées.

XI

Puisque tel est l'état de l'univers, il n'y a rien de fixe, rien de stable, rien d'immobile dans la nature, ni dans le ciel, ni sur la terre. Car Dieu seul, et justement seul, est totalement plein et parfait en soi, de soi et autour de soi. Lui-même est sa ferme stabilité; il ne peut être mû par une impulsion quelconque, puisque tout est en lui et que lui seul est tout. A moins qu'on n'ose dire que son mouvement est dans l'éternité; mais c'est, au contraire, cette éternité elle-même qui est immobile, puisque tout le mouvement des temps revient à elle et prend en elle sa forme. Dieu a donc été et est à jamais stable; avec lui est l'éternité immobile, ayant en soi le monde incréé, qu'on peut appeler sensible (?). Le monde, image de Dieu, est l'imitation de l'éternité. Le temps, malgré son perpétuel mouvement, possède, par ses retours nécessaires

•

XII

Quant au vide, auquel la plupart attachent tant d'importance, mon avis est qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais pu exister et qu'il n'existera jamais. Car tous les membres du monde sont parfaitement pleins, comme le monde lui-même est parfait et plein de corps différant de qualité et de forme, ayant leur apparence et leur grandeur : l'un plus grand, l'autre plus petit ; l'un plus solide, l'autre plus ténu. Les plus grands et les plus forts se voient facilement ; les plus petits et les plus ténus sont difficiles à apercevoir ou tout à fait invisibles. Nous ne connaissons leur existence que par le toucher ; aussi plusieurs les regardent-ils non comme des corps, mais comme des espaces vides, ce qui est impossible. Si on dit qu'il y a quelque chose hors du monde, ce que je ne crois pas, ce sera un espace rempli de choses intelligibles et ana-

logues à sa divinité, de sorte que même le monde qu'on appelle sensible soit rempli de corps et d'êtres en rapport avec sa nature et sa qualité. Nous n'en voyons pas toutes les faces ; les unes sont très-grandes, les autres sont très-petites, ou nous semblent telles par l'effet de l'éloignement ou par l'imperfection de notre vue ; leur extrême ténuité peut même faire croire à plusieurs qu'elles n'existent pas. Je parle des démons, que je crois habiter avec nous, et des héros qui habitent au-dessus de nous, entre la terre et la partie la plus pure de l'air, où il n'y a ni nuages ni aucune trace d'agitation.

On ne peut donc pas dire, ô Asclèpios, que rien soit vide, à moins qu'on ne dise de quoi telle ou telle chose est vide ; par exemple, vide de feu, d'eau, ou autre chose semblable. S'il arrive même que ceci ou cela, petit ou grand, soit vide d'objets de ce genre, rien ne peut être vide de souffle ou d'air. On en peut dire autant du lieu ; ce mot seul ne peut se comprendre si on ne l'applique pas à quelque chose. En ôtant le terme principal, on mutile le sens ; aussi dit-on avec raison : le lieu de l'eau, le lieu du feu ou autre chose semblable. Comme il est impossible qu'il y ait quelque chose de vide, on ne peut comprendre un lieu seul. Si on suppose un lieu sans ce qu'il contient, ce doit être un lieu vide, ce qui selon moi n'existe pas dans le monde.

HERMÈS.

On dirait que tu as dormi pendant cette explication. Qu'est-ce que le monde, de quoi se compose-t-il, sinon de tout ce qui naît ? Tu veux donc parler du ciel, de la terre et des éléments, car les autres êtres changent fréquemment d'apparence ? Le ciel, pluvieux ou sec, chaud ou froid, clair ou couvert de nuages, voilà autant de changements successifs d'aspect dans l'apparente uniformité du ciel. La terre change continuellement d'aspect, et lorsqu'elle fait naître ses fruits et lorsqu'elle les nourrit, lorsqu'elle porte des produits si divers de qualité, de quantité : ici du repos, là du mouvement, et toute cette variété d'arbres, de fleurs, de graines, de propriétés, d'odeurs, de saveurs, de formes. Le feu a aussi ses transformations multiples et divines, car le soleil et la lune ont toutes sortes d'aspects comparables à cette multitude d'images que reproduisent nos miroirs. Mais en voilà assez sur ce sujet.

XIV

ASCLÉPIOS.

Quelle est donc, ô Trismégiste, la part d'action de la destinée? Si les Dieux du ciel règlent l'ensemble, si les Dieux de la terre règlent les choses particulières, qu'appelle-t-on la destinée?

HERMÈS.

O Asclèpios, c'est la nécessité générale, l'enchaînement des événements liés entre eux. C'est ou la cause créatrice, ou le Dieu suprême, ou le second Dieu créé par Dieu, ou la science de toutes les choses du ciel et de la terre établie sur les lois divines. La destinée et la nécessité sont liées entre elles par un lien indissoluble; la destinée produit les commencements de toutes choses, la nécessité les pousse à l'effet qui découle de leurs débuts. La conséquence de cela est l'ordre, c'est-à-dire une disposition de tous les événements

XV

Nous avons parlé de tout, autant qu'il est donné à l'homme et autant que Dieu nous l'a permis; il ne nous reste plus qu'à bénir Dieu et à revenir aux soins du corps, après avoir rassasié notre intelligence en traitant des choses divines.

Et sortant du sanctuaire, ils se mirent à prier Dieu en regardant vers le midi, car c'est de ce côté qu'on doit se tourner au déclin du soleil, de même que quand il se lève on doit se tourner vers l'orient. Tandis qu'ils prononçaient déjà leurs prières, Asclépios dit à voix basse : « O Tat, invitons notre père à faire accompagner nos prières d'encens et de parfums. » Trismégiste l'entendit et s'en émut : « Non, non, dit-il, Asclépios, c'est presque un sacrilège que de brûler l'encens ou un autre parfum pendant la prière; rien ne manque à celui qui est tout et qui contient tout. Rendons grâces et adorons; le parfum suprême, c'est l'action de grâces des mortels à Dieu.

« Nous te rendons grâces, ô souverain très-haut ; par ta grâce nous avons reçu la lumière de ta connaissance ; nom saint et vénérable, nom unique par lequel Dieu seul doit être béni selon la religion paternelle ! Puisque tu daignes nous accorder à tous la piété paternelle, la religion, l'amour et les plus doux bienfaits, quand tu nous donnes le sens, la raison, l'intelligence : le sens pour te connaître, la raison pour te chercher, l'intelligence pour avoir le bonheur de te comprendre. Sauvés par ta puissance divine, réjouissons-nous de ce que tu te montres à nous tout entier ; réjouissons-nous de ce que tu daignes, dès notre séjour dans ce corps, nous consacrer à l'éternité. La seule joie de l'homme c'est la connaissance de ta grandeur. Nous t'avons connue, très-grande lumière, toi qui n'es sensible qu'à la seule intelligence. Nous t'avons comprise, ô vraie voie de la vie ! ô source féconde de toutes les naissances ! Nous t'avons connue, ô plénitude génératrice de toute la nature ! nous t'avons connue, ô permanence éternelle ! Dans toute cette prière, adorant le bien de ta bonté, nous ne te demandons que de vouloir nous faire persévérer dans l'amour de ta connaissance, afin que nous ne quittions jamais ce genre de vie. Pleins de ce désir, nous allons prendre un repas pur et sans viandes d'animaux. »

ciel. Hermès donc s'excusa devant tout ce qui l'entourait de ne pas livrer la théorie intégrale à son fils, à cause de sa jeunesse. Mais moi, m'étant levée, j'observai de mes yeux, qui voient les secrets invisibles des origines ¹, et j'appris à la longue, mais avec certitude, que les symboles sacrés des éléments cosmiques étaient cachés près des secrets d'Osiris. Hermès remonta au ciel après avoir prononcé une invocation et des paroles. Il ne convient pas, ô mon enfant, de laisser ce récit incomplet; il faut te faire connaître les paroles d'Hermès lorsqu'il déposa ses livres; les voici : « O livres sacrés des immortels, qui avez reçu de mes mains les remèdes qui rendent incorruptibles, restez à jamais à l'abri de la corruption et de la pourriture, invisibles et introuvables pour tous ceux qui parcourront ces plaines jusqu'au jour où le vieux ciel enfantera des instruments dignes de vous, que le créateur appellera les âmes. » Ayant prononcé ces imprécations sur ses livres, il les enveloppa dans leurs bandelettes, rentra dans la zone qui lui appartient, et tout resta caché pendant un temps suffisant.

Et la nature, ô mon fils, était stérile jusqu'au moment où ceux qui ont reçu l'ordre de parcourir le ciel,

1. Cette phrase est très-obscur; les participes sont au masculin, comme si l'auteur oubliait que c'est une Déesse qui parle; je crois que le texte de ce passage a été altéré.

Et prenant le zodiaque, il ordonna le monde conformément aux mouvements animiques, plaçant les signes d'animaux après ceux de forme humaine. Et après avoir fourni les forces créatrices et le souffle générateur pour l'universalité des êtres à venir, il se retira, promettant de joindre aux œuvres visibles un souffle (in)visible et un principe reproducteur, afin que chaque être engendrât son semblable sans qu'il fût nécessaire d'en créer sans cesse de nouveaux ¹.

— Et que firent les âmes, ô ma mère?

Et Isis dit : Elles prirent le mélange de la matière, ô mon fils Hôros, et commencèrent à réfléchir et à adorer cette combinaison, œuvre du père, puis elles cherchèrent de quoi elle était composée, ce qui n'était pas facile à découvrir. Alors, craignant que cette

1. Ce récit de la création des âmes rappelle le *Timée* de Platon : « Après que tous les Dieux furent nés, et ceux qui brillent dans leurs courses circulaires et ceux qui se manifestent quand il leur plait, le générateur de cet univers leur dit ceci : « Dieux de Dieux, dont je « suis le créateur et le père, et qui, nés par moi, êtes indissolubles « par ma volonté..... apprenez ce que j'ai à vous commander. ... Afin « qu'il y ait des êtres mortels, et que l'univers soit vraiment univer- « sel, tournez-vous selon la nature vers la création des animaux, imi- « tant la puissance que j'ai employée à votre génération..... » Il dit, et dans le même cratère où il avait mêlé et combiné l'âme de l'univers, il en versa les résidus et les mélangea de la même manière, mais en combinaisons moins pures, de second et de troisième ordre. Et ayant constitué l'univers, il partagea les âmes aux astres, en nombre égal, distribuant chacune à chacun, et après les y avoir fait monter comme dans un char, il leur montra la nature de l'univers et leur ap- prit les lois de la destinée. »

siège de tous les êtres, je les porte tous et reçois en moi tout ce qui est tué. Tel est maintenant mon opprobre. Ton monde terrestre qui contient tout est privé de Dieu. Comme ils n'ont aucun sujet de crainte, ils transgressent toutes les lois et font passer sur mes épaules toutes sortes d'œuvres mauvaises. En moi rentre pour ma honte, ô seigneur, tout ce que produit la pourriture des corps. Moi qui reçois tout, je voudrais aussi recevoir Dieu. Accorde cette grâce à la terre, et si tu ne viens pas toi-même, car je ne puis te contenir, qu'il me vienne du moins un saint effluve de toi. Que la terre devienne le plus glorieux des éléments, et puisqu'elle seule donne tout à tous, qu'elle puisse s'honorer d'avoir reçu tes dons. »

Ainsi parlèrent les éléments, et Dieu, remplissant l'univers de sa voix sainte : « Allez, dit-il, enfants sacrés, dignes de la grandeur paternelle, n'essayez pas de rien innover, ne refusez pas à ma création votre ministère. Je vous enverrai un effluve de moi-même, un être pur qui inspectera tous les actes, qui sera le juge incorruptible et redoutable des vivants ; la justice souveraine s'étendra jusque sous la terre, et chaque homme recevra ainsi la récompense méritée. » Et ainsi les éléments mirent un terme à leurs plaintes et chacun d'eux reprit ses fonctions et son empire.

blanche produit aussi les hommes les plus blancs. La région sainte de nos ancêtres est au milieu de la terre, et le milieu du corps humain étant la cage du cœur, dans lequel réside l'âme, c'est pour cette raison, mon fils, que les hommes de ce pays, avec les mêmes qualités que tous les autres hommes, ont une intelligence et une sagesse très-supérieures, parce que le cœur de la terre les engendre et les nourrit.

Outre cela, mon fils, le sud est le réservoir des nuages ; c'est là qu'ils se rassemblent et c'est de là, dit-on, que coule notre fleuve, quand les frimas sont devenus plus abondants. Or, là où tombent les nuages, l'air s'obscurcit et s'emplit d'une sorte de fumée qui s'étend comme un voile non-seulement sur la vue, mais sur l'intelligence. L'orient, mon fils Hôros, est sans cesse troublé et échauffé par le lever du soleil, comme l'occident par son coucher ; les hommes de ces contrées ne peuvent avoir une perception bien claire. Le nord, par sa température froide, épaissit l'intelligence en même temps que le corps. La région moyenne, claire et calme, est privilégiée comme ceux qui l'habitent ; elle engendre dans une perpétuelle tranquillité, elle orne et développe ses produits, elle lutte seule contre tous, elle triomphe et, comme un bon satrape, elle fait partager aux vaincus les fruits de sa victoire.

dans les eaux ou une tortue dans les airs. Si donc, même plongées dans la chair et le sang, elles ne s'écartent pas de la règle, quoiqu'elles soient punies, car l'union avec le corps est une punition, combien s'y conformeront-elles davantage, une fois délivrées de leurs chaînes et rendues à la liberté !

Or, voici quelle est cette règle très-sainte, qui s'étend jusque sur le ciel, ô très-illustre enfant : Contemple la hiérarchie des âmes ; l'espace entre le sommet du ciel et la lune est occupé par les Dieux, les astres et le reste de la providence. Entre la lune et nous, mon fils, est le séjour des âmes. L'air immense, que nous nommons le vent, a en lui-même une route d'une certaine grandeur dans laquelle il se meut pour rafraîchir la terre, comme je le dirai plus tard. Mais ce mouvement de l'air sur lui-même ne gêne en rien les âmes et ne les empêche pas de monter et de descendre sans obstacle ; elles coulent à travers l'air sans se mêler et sans se confondre avec lui, comme l'eau à travers l'huile. Cet espace, mon fils, est partagé en quatre parties et en soixante subdivisions. La première partie, à partir de la terre, comprend quatre régions et s'étend jusqu'à certains sommets ou promontoires au-dessus desquels sa nature l'empêche de s'élever. La seconde partie comprend huit régions dans lesquelles se produisent les mouvements des vents. — Sois

II

DE L'ACTIVITÉ ET DU SENTIMENT

— Tu m'as bien expliqué ces choses, mon père, mais instruis-moi encore sur ceci : tu as dit que la science et l'art étaient une activité de la raison ; maintenant tu dis que les animaux brutes sont appelés ainsi parce qu'ils sont privés de raison. Il en résulte nécessairement qu'ils ne devraient avoir ni science ni art.

— Nécessairement, mon fils.

— Comment donc voyons-nous, mon père, quelques animaux user de science et d'art, par exemple, les fourmis qui amassent des provisions d'hiver, les oiseaux qui construisent des nids, les quadrupèdes qui savent reconnaître leurs étables ?

— Ce n'est ni la science ni l'art qui les dirige, mon fils, c'est la nature. La science et l'art s'apprennent,

par conséquent, faibles par eux-mêmes et ayant besoin d'un secours étranger.

Comment en effet la combinaison qui constitue nos corps pourrait-elle subsister si elle n'était sans cesse alimentée et entretenue par des éléments de même nature? La terre, l'eau, le feu et l'air affluent en nous et renouvellent notre enveloppe. Nous sommes si faibles que nous ne pouvons supporter un seul jour de mouvement. Tu sais parfaitement, mon fils, que sans le repos des nuits nos corps ne pourraient résister un jour. C'est pourquoi notre bon créateur, dans sa prévoyance universelle, a garanti la durée des êtres vivants en créant le sommeil réparateur de la fatigue et du mouvement, et attribuant une part de temps égale ou même plus grande au repos. Réfléchis bien, mon fils, à cette énergie du sommeil, opposée à celle de l'âme et non moindre qu'elle. Si la fonction de l'âme est le mouvement, les corps ne peuvent vivre sans le sommeil, qui relâche et détend le lien des membres, et, par son action réparatrice, dispense à chacun d'eux la matière dont il a besoin, fournissant l'eau au sang, la terre aux os, l'air aux nerfs et aux veines, le feu aux yeux. De là le plaisir extrême que le corps trouve dans le sommeil.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XLIII, 8.)

ne comprends-tu pas que leur énergie s'étend jusqu'à nous, leurs fils, qui existons par eux ?

TAT.

Et quelle est leur forme, mon père ?

HERMÈS.

On les appelle généralement les Démons ; mais les Démons ne sont pas une classe particulière, ils n'ont pas des corps différents formés d'une matière spéciale et mus par une âme comme nous ; ce sont les énergies de ces trente-six Dieux. Sache encore, ô Tat, au sujet de leur influence, qu'ils sèment sur la terre ce qu'on nomme les *Tanes*, les unes salutaires, les autres funestes. De plus, les astres du ciel engendrent des ministres, ils ont des serviteurs et des soldats, qui se répandent dans l'éther et en remplissent l'étendue, de sorte qu'il n'y ait pas dans les hauteurs un espace sans étoile. Ceux-ci veillent à l'ordonnance de l'univers, ils ont leur énergie propre subordonnée à celle des trente-six ; ils l'exercent par la destruction des autres êtres vivants et la production des animaux qui gâtent les fruits. Ils président à la constellation de l'Ourse, composée de sept étoiles au milieu du zodiaque, et qui en a une autre correspondante au-dessus de sa tête. Son énergie est celle d'un axe, elle ne se couche ni ne se lève, elle demeure et tourne dans le même espace, et produit la révolution du zodiaque, et les alternatives

VII

TAT.

Tu m'as bien instruit sur toutes choses, mon père ; mais explique-moi encore ce qui dépend de la nécessité, et ce qui dépend de la providence ou de la destinée.

HERMÈS.

J'ai dit, ô Tat, qu'il y avait en nous trois espèces d'incorporels. L'un est intelligible, sans couleur, sans forme, sans corps, et dérive de l'essence première et intelligible. Il y a en nous des formes qui y répondent et qu'il reçoit. Ce qui est mis en mouvement par l'essence intelligible et reçu par elle se change en une autre forme de mouvement, qui est l'image de la pensée du créateur. La troisième espèce d'incorporels accompagne les corps : tels sont le lieu, le temps, le mouvement, la figure, l'éclat, la grandeur, la forme.

VIII

O mon fils, la matière est née et elle était ¹, car la matière est le vase de la naissance (du devenir). Le devenir est le mode d'activité du Dieu incréé et prévoyant. Ayant reçu le germe de la naissance, elle est née, elle a reçu des formes, car la force créatrice la modèle selon des formes idéales. La matière non encore engendrée n'avait pas de forme, elle naît quand elle est mise en œuvre.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XII, 2.)

1. Il semble qu'il y ait ici une contradiction, mais elle n'est qu'apparente. L'auteur distingue la vie changeante de l'existence immobile. Avant sa mise en œuvre, la matière *était*, maintenant elle *devient*. En grec, le même mot signifie *naître* et *devenir*; en effet, tout changement est une naissance.

X

Comprendre Dieu est difficile, en parler impossible ; car le corps ne peut exprimer l'incorporel, l'imparfait ne peut embrasser le parfait. Comment associer l'éternel à ce qui dure peu de temps ? L'un demeure toujours, l'autre passe ; l'un est la vérité, l'autre est une ombre imaginaire. Autant la faiblesse diffère de la force, la petitesse de la grandeur, autant le mortel diffère du divin. La distance qui les sépare obscurcit la vision du beau. Les corps sont visibles aux yeux, et ce que l'œil voit la langue peut l'exprimer ; mais ce qui n'a ni corps, ni apparence, ni forme, ni matière ne peut être saisi par nos sens. Je comprends, ô Tat, je comprends ce qui ne peut s'exprimer, voilà Dieu.

(Stobée, *Florilegium*, LXXVIII.)

FRAGMENTS

DES LIVRES D'HERMÈS A AMMON

I

SUR L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE

Ce qui gouverne l'univers, c'est la providence; ce qui le contient et l'enveloppe, c'est la nécessité; la destinée pousse et contient tout par une force obligatoire qui est sa nature. Elle est la cause de la naissance et de la corruption de la vie. Le monde a donc le premier la providence, car il la reçoit d'abord. La providence se répand dans le ciel, autour duquel circulent les Dieux d'un mouvement infatigable et éternel. Il y a destinée parce qu'il y a nécessité. La providence prévoit, la destinée est la cause de la position des astres. Telle est la loi universelle.

(Stobée, *Ecl. phys.*, vi, 16.)

IV

Chaque mouvement est produit par l'énergie qui meut l'ensemble des choses. La nature de l'univers lui fournit deux sortes de mouvement, l'un selon la puissance de la nature, l'autre selon son activité. La première pénètre l'ensemble du monde et agit en dedans, l'autre l'enveloppe et agit en dehors; ces deux actions vont ensemble. La nature universelle produit les êtres, les entretient, répand ses semences fécondes dans la matière mobile. La matière s'échauffe par le mouvement et devient feu et eau, l'élément actif et l'élément passif. Le feu, en s'opposant à l'eau, en dessèche une partie et produit la terre. De cette action desséchante sort une vapeur formée d'eau, de terre et de feu, et c'est ainsi que l'air prend naissance. Ces quatre éléments se combinent selon une loi d'harmonie, le chaud avec le froid, le sec avec

V

L'âme est donc une essence incorporelle; si elle avait un corps, elle ne pourrait se conserver elle-même, car tout corps a besoin de l'être, de la vie, qui consiste dans l'ordre. Partout où il y a naissance, il y a changement. Le *devenir* suppose une grandeur, c'est-à-dire une augmentation; l'augmentation entraîne la diminution, qui elle-même aboutit à la destruction. Ce qui reçoit la forme de la vie participe à l'être par l'âme. Pour produire l'existence, il faut d'abord exister; j'appelle exister, devenir en raison et participer à la vie intelligente. La vie constitue l'animal, l'intelligence le rend raisonnable, le corps le rend mortel. L'âme est donc incorporelle et possède une puissance immuable. L'animal intelligent peut-il exister sans une essence fournissant la vie? Pourrait-il être raisonnable si une essence intelligente ne lui fournissait la

VIII

Sept astres errants circulent dans les routes de l'Olympe, et avec eux est filée l'éternité. La Lune qui brille la nuit, le lugubre Kronos, le doux Soleil, la Paphienne, protectrice de l'hymen, le courageux Arès, le fécond Hermès, et Zeus, principe de la naissance, source de la nature. Les mêmes ont reçu en partage la race humaine, et il y a en nous la Lune, Zeus, Arès, Aphroditè, Kronos, le Soleil, Hermès. Aussi tirons-nous du fluide éthéré les larmes, le rire, la colère, la parole, la génération, le sommeil, le désir. Les larmes c'est Kronos, Zeus la génération, Hermès la parole, Arès le courage, la Lune le sommeil, Kythérée le désir, le Soleil le rire, car c'est lui qui égaie la pensée humaine et le monde infini.

(Stobée, *Ecl. phys.*, vi, 14.)

Ce morceau est en vers, ce qui fait supposer à Heeren que c'est un fragment orphique. Il me semble qu'on pourrait plutôt le rapprocher des *Apotélesmatiques* de Manéthon.

été arrêté par la rupture d'une corde pendant l'exécution d'une mélodie, la bienveillance du Dieu y suppléa et fit valoir son talent; par un secours providentiel, une cigale remplaça la corde rompue et exécuta les notes qui manquaient. Le musicien, consolé de l'accident qui l'avait affligé, remporta la victoire. Je sens en moi quelque chose de pareil, ô très-honorables; tout à l'heure j'étais convaincu de mon impuissance et de ma faiblesse, mais la puissance de l'être suprême complète à ma place la mélodie en faveur du roi. Car le but de ce discours est de célébrer la gloire des rois et leurs trophées. En avant, donc! le musicien le veut, et c'est pour cela que la lyre est accordée. Que la grandeur et la suavité de la mélodie répondent à l'objet de nos chants!

Puisque nous avons accordé la lyre pour chanter l'éloge des rois et célébrer leurs louanges, chantons d'abord le Dieu bon, le roi suprême de l'univers. Après lui, nous glorifierons ceux qui nous offrent son image et qui tiennent le sceptre. Il plait aux rois eux-mêmes que l'ode descende d'en haut, de degrés en degrés, et que les espérances se rattachent au ciel d'où leur vient la victoire. Que le musicien chante donc le grand Dieu de l'univers, toujours immortel, dont la puissance est éternelle comme lui, le premier vainqueur de qui viennent toutes les victoires qui succèdent

aux victoires. Accélérons la marche de notre discours, arrivons à l'éloge des rois, gardiens de la paix et de la sécurité publique, qui tiennent du Dieu suprême leur antique pouvoir, qui ont reçu la victoire de sa main ; ceux dont le sceptre a été orné même avant les désastres de la guerre, dont les trophées ont précédé le combat ; ceux auxquels il a été donné non-seulement de régner, mais de triompher de tous ; ceux qui, même avant de s'être mis en mouvement, frappent les barbares d'épouvante.

